

Le Loup-Garou

Dans le hameau de Pailleroux (1), vivaient au siècle dernier plusieurs vieilles femmes, très crédules et très poltronnes. Elles entretenaient soigneusement leur frayeur chronique par toutes les histoires de loups-garous, de fantômes, de sorciers, de lutins, de fées, qu'elles se racontaient à la veillée. Tandis qu'elles égrenaient le maïs, ou bien qu'elles énoisaient et triaient les cerneaux dont on ferait de l'huile, elles dévidaient, durant des heures, des récits horribles et fantastiques. Si bien qu'au moment de se séparer, ni les uns ni les autres n'osaient plus aller se coucher, tant ils avaient peur, et de ces veillées, les gens sortaient en tremblant, et en tressaillant au moindre bruit.

Il y avait toujours à ces veillées des jeunes gens, des jeunes filles et des enfants, et parfois, ils paraissaient bien s'amuser. Chaque fois qu'une des grand-mères. s'écriait :

- Oh, le grand malheur ! ou bien : « Oh, Bonnes Gens ! » les jeunes se regardaient en dessous, et riaient sous cape. On voyait bien qu'ils méditaient une farce. Ou plutôt, les vieilles auraient pu s'en apercevoir si elles n'avaient été terrorisées par leurs élucubrations.

Or, un soir de novembre, tandis que tous les habitants de Pailleroux se hâtaient de terminer le pansage des animaux, ils entendirent des cris et des appels. Ils virent arriver, portant une lanterne, car il faisait déjà nuit, l'Albertine, tout essoufflée et pantelante.

- Qu'y a-t-il, ma bonne ? demanda un des voisins.

- Oh, I n'en peux plus. I ai vu, I ai vu...

Elle s'étranglait.

Elle reprit haleine tandis que tout le monde accourait, faisait cercle autour d'elle, et que peu à peu, on l'entraînait vers sa maison.

- Oh, bonnes gens, gémissait Albertine, o c'est affreux, I ai vu...

Enfin on arriva dans sa cuisine, et tandis que l'une des voisines attisait les braises et qu'une autre lui faisait chauffer un peu de café, et qu'une troisième allumait sa lampe, et qu'une quatrième l'aidait à s'asseoir, Albertine se mit enfin à raconter :

- I revenais de Villefagnan où I avais été voir ma fille, et m'étais attardée. En passant auprès de la mare, ... oh, là là ! sur ces grands arbres qui sont là-bas...

- Expliquez-vous donc, dit avec impatience un gars, l'Alexandre, que ces plaintes incohérentes agaçaient.

- I ai vu dans cet arbre une grosse tête, avec des yeux et une bouche de feu, et des grands bras blancs qui voulaient m'empoigner. C'est quelque loup-garou, pour sûr, qui s'est caché dans ce chêne pour faire un mauvais coup !

L'Albertine se mit à claquer des dents, et il fallut la coucher et lui faire boire du vin chaud.

Au matin suivant, plusieurs hommes prirent des fourches, allèrent jusqu'à la mare.

- Mais on ne voit rien du tout, dit l'Alexandre.

- C'te pauvre vieille aura rêvé, dit le Gustave. C'est vieux, ça n'a plus la tête bien solide...

Ils rentrèrent mécontents d'avoir perdu du temps. Ils n'avaient vu que les chênes centenaires, qui agitaient leurs branches dépouillées au-dessus de l'eau croupie, et il n'y avait là rien d'étrange ni d'effrayant.

Dans le hameau de Pailleroux, chacun se remit au travail, mais se promettait de ne plus abuser des contes à la veillée.

- Toutes ces bonnes femmes deviendraient bien folles, à se raconter des histoires de même, se disaient les gens raisonnables.

L'Albertine dut rester deux jours au lit pour se remettre de sa frayeur. Déjà, plus personne n'y pensait quand un soir, très tard, un étranger qui venait là pour la première fois, apparut tout tremblant.

- Qu'avez-vous, mon pauvre homme ? lui demanda-t-on.

- Oh, c'est affreux, répondit-il. Près de la mare, sur le chemin là-bas, il y a dans un arbre un

fantôme. Une grosse tête avec des yeux et une bouche de feu, et des grands bras blancs qui ont l'air de vouloir vous emporter !

Le gars Alexandre le fit entrer chez son père, et là on lui donna un grand verre d'eau-de-vie, pour qu'il cessât de frissonner et de grelotter. Le Gustave voulait aller voir ce que c'était que ce monstre, mais sa femme le retint en pleurant.

- N'y va pas, mon homme, pense à moi, pense à tes drôles !

- I vous dit que c'est un loup-garou, un vrai, disait l'Ernestine, du temps de ma défunte grand-mère...

- Nous sommes perdus, tout perdus, gémissait la Valentine. O m'est d'avis qu'un signe de même annonçait jadis la peste ou bien le choléra.

L'Albertine se mêla à la conversation. Elle avait l'avantage d'avoir vu elle-même l'être effrayant. Elle dit avec sérieux et tristesse :

- Bonnes gens, o l'est le Diable, le Diable en personne, qui s'est perché sur le chêne de la mare, pour emporter nos âmes.

Mais la sœur de l'Albertine, qui avait perdu deux chèvres la semaine précédente, fit avec colère

- S'agit point du diable! O l'est le sorcier de Villefagnan.

Elle s'arrêta un instant et affirma avec violence :

- Vous verrez nous périrons tous, comme mes chèvres. Vous verrez.

Le lendemain matin, tout le monde, grands et petits, jeunes et vieux allèrent jusqu'à la mare. Ils ne virent absolument rien qu'un paysage un peu désert mais bien paisible.

Peu à peu l'émotion se calma. L'étranger s'en retourna chez lui, ayant fait ses affaires. L'Albertine continua de radoter, mais on n'y prêta pas attention et on commençait presque à oublier cette histoire, lorsque la Marie-Louise, en revenant très tard de la foire, faillit mourir de frayeur.

De nouveau l'être fantastique, aux yeux fulgurants, lui était apparu dans l'arbre, et elle avait couru d'une traite jusqu'au village sans oser se retourner.

Marie-Louise était jeune, elle, et quelques garçons de l'endroit s'offrirent à l'accompagner jusqu'à l'endroit hanté, afin de voir si le fantôme s'y trouvait encore.

- Ah non, dit-elle. I n'y retournerai point, pour tout l'or du monde. I ai eu trop peur.

Tout d'un coup, la voix d'Alexandre se fit entendre, au milieu des gémissements.

- Eh bien, moi, I vais y aller, dit-il. I aime bien à me rendre compte. I ne croirai point vos histoires. tant que je n'aurai pas vu moi-même !

Malgré sa bravoure, il attendit un instant, mais personne ne s'offrit à l'accompagner. Les vieilles se mirent à gémir plus fort.

L'Alexandre haussa les épaules, prit sa lanterne, un solide bâton, et partit dans la nuit noire. Mais il chantait en marchant, preuve qu'il n'était pas aussi rassuré qu'il voulait bien le dire. Il prit le chemin de la mare, bordé des deux côtés de masses noires et menaçantes. Une chouette hululait lugubrement.

Dans le chêne fatal, on distinguait une vague lueur. Arrivé tout près, Alexandre aperçut en effet une grosse tête ronde aux yeux béants emplis de feu, à la bouche écarlate, avec de longs bras blancs qui se balançaient...

Il regarda un court instant et partit d'un immense éclat de rire. Puis il posa sa lanterne au pied du chêne et commença à grimper sans difficulté, car les branches étaient disposées presque comme un escalier naturel.

Arrivé à bonne hauteur, l'Alexandre sortit son couteau, donna un coup sec. Il y eut un bruit mou et sourd à la fois, quand l'apparition tomba dans l'herbe.

L'Alexandre redescendit avec rapidité, se pencha :

- Bournonciaux, dit-il, I ai bien cru que cette saleté allait casser ma lanterne.

Il ramassa celle-ci ainsi qu'un gros objet qui gisait à côté, et il reprit le chemin du hameau.

Dans la vieille cuisine, les femmes étaient toutes en prières quand il entra. Sa tante pleurait :

- I reverrons jamais l'Alexandre.

A ce moment précis, ouvrant la porte d'un grand coup de pied, il pénétra et marcha jusqu'au milieu de la pièce. Il posa sa lanterne sur la table avec précaution, puis jetant sur le sol son fardeau :

- Tenez, le voilà, votre fantôme, fit-il. Le voilà, votre loup-garou!

Et les habitants de Pailleroux virent rouler une énorme citrouille évidée de trois trous : deux pour les yeux et un pour la bouche. A l'intérieur, une bougie encore fumante y était fichée, et cette citrouille était emmanchée sur une sorte de mannequin enveloppé d'un vieux drap !

Des rires de soulagement - et aussi de dépit - éclatèrent aussitôt.

- I faudra bien connaître l'auteur de ce mauvais tour, dit le père d'Alexandre, sévère.

Il n'y avait pas besoin d'aller bien loin. L'attitude confuse d'un groupe de petits drôles le prouvait assez. De toute évidence, ils s'attendaient à une bonne fessée...

On ne sait pas s'ils la reçurent.

Mais depuis, plus jamais, jamais, on ne raconta d'histoires de loups-garous dans le hameau de Pailleroux !

Madeleine S-Mariat

Pailleroux (commune libre) de Villefagnan